

202 *Les Egaremens du Cœur*
répondois rien, vous ne pouviez pas débiter mieux; cela est respectable & doit vous faire honneur. Je ne sçais, Madame, répondis-je froidement, de quoi vous me parlez. Vous ne savez! interrompit-elle d'un air railleur; cela est singulier. J'aurois cru, quoique votre défaut ne soit pas de deviner aisément, que vous ne vous tromperiez pas à ce que je veux vous dire, & vous ne vous y trompez pas non plus. Mais si vous aviez résolu d'être discret aujourd'hui, il falloit hier vous y préparer mieux, & ne pas découvrir à tout le monde l'important secret de votre cœur. Après tout Madame de Sénanges n'exige pas tant de mystère, sa vanité veut un triomphe public, & vous la servirez bien mal si vous lui gardez le secret. Vous me mettez mieux avec Madame de Sénanges que ne je souhaite d'y être, Madame, répondis-je, & je doute aussi qu'elle m'honore d'un sentiment particulier. Vous en doutez, reprit-elle; j'aime votre modestie; vous n'en paroissiez pas hier si rempli, & vous lui répondîtes comme quelqu'un qui avoit pénétré ses intentions & qui ne s'éloignoit pas de s'y conformer. Je ne sçais, repliquai-je, quelles sont sur mon

& de l'Esprit. 203
cômpte ses intentions; mais j'ai cru pouvoir répondre à ses politesses sans que ce fût pour vous matière à reproches. A l'égard des reproches, reprit-elle vivement, je ne me crois point en droit de vous en faire; l'amour ici pourroit seul les autoriser; mais l'amitié peut donner des avis; & si vous imaginez davantage, vous m'entendez mal; au surplus, vous me permettez de vous dire que la politesse n'exige point qu'on fasse des mines à quelqu'un. En vérité, Madame, m'écriai-je, j'ignore ce que c'est qu'une mine, & vous le sçavez bien. Madame de Sénanges a eu sans doute des attentions pour moi; mais je n'y ai dû remarquer rien de ce desir de me plaire que vous lui attribuez: si en effet il existe, c'est un secret qu'elle s'est réservé & qui n'a point passé jusques à moi. J'ai répondu à ce qu'elle m'a dit, mais elle ne m'a parlé que de choses générales, dont, quand je l'aurois voulu, je n'aurois pu, sans être un fat, à ce qu'il me semble, tirer de conséquence particulière. Vous sçavez vous-même que nous ne nous sommes pas parlé en secret. Sans se parler en secret, interrompit-elle, il y a bien des choses sur lesquelles on peut s'arranger; & vous

ne vous en êtes pas moins donné un rendez-vous. J'ai promis simplement, repliquai-je, de lui porter des couplets qu'elle avoit envie d'avoir, & je ne crois pas qu'en aucun sens cela puisse s'appeller un rendez-vous. S'il ne l'est pas, reprit-elle brusquement, il le deviendra; mais ne pouviez-vous pas lui laisser chercher ces vers ? étoit-il nécessaire de vous vanter de les avoir ? Je n'ai fait pour elle, répondis-je, que ce que j'aurois fait pour tout autre; & sans M. de Versac, qui m'a engagé à les lui porter chez elle malgré moi, je ferois quitte aujourd'hui de cette visite, qui me procure une querelle de votre part. Une querelle, dit-elle en haussant les épaules ! cette expression me paroît singulière. Eh ! non, Monsieur, je ne vous fais point de querelle; je vous l'ai dit, je vous le répète, ayez donc la bonté de m'en croire: je mets fort peu de vivacité dans ce que je vous dis. En effet que m'importe à moi que vous aimiez Madame de Sénanges ? n'êtes-vous pas le maître de vous donner tous les ridicules qu'il vous plaira ? Des ridicules ! repris-je ; & à propos de quoi ? A propos de Madame de Sénanges seulement, répondit-elle ; on partage tou-

jours le déshonneur des personnes à qui l'on s'attache ; un mauvais choix marque un mauvais fonds, & prendre du goût pour une femme comme Madame de Sénanges, c'est avouer publiquement qu'on ne vaut pas mieux qu'elle; c'est se dégrader pour toute la vie. Oui, Monsieur, ne vous y trompez pas, une fantaisie passe; mais la honte en est éternelle, quand l'objet en a été méprisable. Nous sortirons à présent quand vous voudrez, ajouta-t-elle en se levant, je n'ai plus rien à vous dire.

Je lui donnai la main; elle marchoit sans me regarder, & je m'aperçus qu'elle avoit sur le visage des marques du plus tendre dépit. En effet, quoi de plus mortifiant pour elle, que ce qui venoit de se passer entre nous deux ! pouvois-je me défendre avec plus de froideur, & d'une façon plus insultante ? est-ce ainsi qu'un amant se justifie ? Elle avoit trop d'esprit, trop d'usage, & en même tems trop d'amour pour ne pas sentir vivement ce qu'il y avoit d'affreux pour elle dans mon procédé. Jamais elle ne m'avoit mieux montré sa tendresse, & jamais je n'y avois aussi mal répondu. J'avois connu qu'elle me faisoit des reproches; nous étions seuls,

& je n'étois pas tombé à ses genoux ; je n'avois pas fait de ce moment le plus heureux des miens ; je la laissois fortir enfin : ignorois je donc le prix d'une querelle ?

Je ne sçais si elle fit ces réflexions, mais elle monta en carrosse d'un air qui m'assura qu'elle étoit infiniment mécontente, & que rien de gracieux ne lui remplissoit l'esprit. Je me plaçai auprès d'elle avec autant d'assurance que si elle eût eu tous les sujets du monde de se louer de moi. Je vis pourtant bien qu'elle étoit fâchée ; mais loin de lui faire là-dessus la moindre politesse, je ne m'occupai que de mon objet. J'avois résolu de la faire servir à la réunion de Madame de Théville & de ma mere ; & sans examiner si ce moment étoit favorable, je ne voulus point perdre l'occasion de lui en parler. Ma mere, lui dis-je, sçait que Madame de Théville est à Paris, que je l'ai vue chez vous, Madame, & que vous voulez bien m'y présenter aujourd'hui. Elle ne me répondit rien. Madame, continuai je, intime amie d'elles deux comme vous l'êtes, je suis surpris que vous n'ayez pas encore pu gagner sur elles de se revoir, & d'autant plus que Madame de Meilcour ne me paroît pas s'en écarter. Je ne

crois pas, répondit-elle, sans me regarder, que Madame de Théville refusât de se prêter à ce que je lui proposerois là-dessus ; j'en ai même eu l'idée plus d'une fois, & je me flatterois d'autant plus aisément d'y réussir, que je sçais qu'elles s'estiment mutuellement. Je puis répondre pour ma mere, repris-je, qu'elle ne se sent aucune aversion pour Madame de Théville, & je ne puis concevoir ce qui les éloigne l'une de l'autre. Des goûts différents forment assez souvent cet éloignement, répondit-elle ; nous vivons ordinairement plus avec les gens qui nous plaisent, qu'avec ceux que nous estimons. Madame de Théville, avec beaucoup de vertus, n'est point douce ; l'inflexibilité de son caractère se retrouve par-tout dans la société ; il faut la connaître extrêmement pour l'aimer, parce que les qualités de son ame ne se développent pas d'abord, & qu'elles sont cachées sous une dureté apparente qui révolte assez, pour qu'on ne cherche pas si l'on peut en être dédommagé. Madame de Meilcour, douce, prévenante, polie, née avec autant de vertus, mais avec des dehors plus agréables, n'a pu s'accommoder de l'air impérieux de sa cousine, & sans se haïr, elles ont de-

208 *Les Egaremens du Cœur*
puis long-tems cessé de se voir. Je sens ce que vous me dites, repris-je, & je conçois que sans le long séjour de Madame de Théville en province, cette antipathie auroit moins duré. Mais répondit-elle, on ne peut pas appeller cela de l'antipathie. Ce qui les éloigne l'une de l'autre, est sans doute moins fort & plus facile à détruire. Oserois-je, Madame, lui dis-je, vous prier d'employer vos soins pour les rapprocher ? cela me paroît d'autant plus convenable, qu'étant vos amies, elles peuvent se rencontrer chez vous, & s'y voir peut-être avec chagrin. Quand cela seroit, repliqua-t-elle, elles ont du monde & de l'esprit, & ne se livreroient pas avec indécence à leurs mouvemens, quelque violens qu'ils pussent être. C'est au contraire chez moi que je veux qu'elles se voient. Les préparer avec éclat à un raccommodement, ce seroit peut-être les y faire renoncer, & il me suffit de les connoître toutes deux pour ne pas craindre de faire une fausse démarche, en les mettant à portée de se revoir.

Comme elle finissoit ces paroles, nous arrivâmes chez Madame de Théville. Le plaisir de penser que j'allois revoir Hortense, me donna cette émotion que je

& de l'Esprit. 209
sentois auprès d'elle, & j'en négligeai plus encore Madame de Lursay, que mes rigueurs mal placées avoient jettée dans un abattement inconcevable. Je l'avois entendu soupirer dans le carrosse; chaque mot qu'elle m'avoit dit, elle l'avoit prononcé d'une voix tremblante, & comme étouffée par la colere, ou par la douleur; toutes choses dont elle avoit bien voulu que je m'apperçusse, que je vis en effet, mais sans paroître y prendre plus de part que si je ne les eusse pas causées. L'état où je la mettois flattoit cependant ma vanité; c'étoit un spectacle nouveau pour moi, mais qui m'amusoit sans m'attendrir, & qui cessoit même de me paroître agréable, quand je me souvenois qu'elle l'avoit donné à M. de Pranzi; sans compter encore ceux que je ne connoissois pas, & que je croyois innombrables; car la mauvaise opinion que j'avois d'elle étoit sans bornes. Nous entrâmes ensemble chez Madame de Théville; Hortense étoit seule avec elle. Malgré sa grande parure, je lui trouvai l'air abattu; mais cette langueur ajoutoit encore à ses charmes. Elle tenoit un livre qu'elle quitta en nous voyant. Madame de Théville me reçut aussi bien que je pou-

vois le desirer ; mais je ne trouvai dans Hortense , ni plus de gaieté , ni moins de contrainte avec moi que je ne lui en avois vu la veille. C'étoit une chose assez simple , qu'elle fût réservée avec quelqu'un qu'elle connoissoit aussi peu que moi ; & si je ne l'avois point aimée, je n'en aurois point pris d'alarmes ; mais dans l'état où je me trouvois , tout étoit pour moi matière à soupçon ; tout augmentoit mon inquiétude. Je voulois qu'elle me tint compte d'un amour qu'elle n'avoit pas dû pénétrer : il me sembloit qu'elle ne pouvoit pas se tromper aux mouvemens qu'elle me faisoit éprouver ; que mon embarras & mes regards lui disoient assez combien elle m'avoit rendu sensible , & qu'enfin j'aurois été entendu , si j'avois dû être aimé.

La conversation ne fut pas long-tems générale entre nous , & j'eus bientôt le tems d'entretenir Mademoiselle de Théville ; le livre qu'elle avoit quitté étoit encore auprès d'elle. Nous avons , lui dis-je , interrompu votre lecture , & nous devons d'autant plus nous le reprocher , qu'il me semble qu'elle vous intéressoit. C'étoit , répondit-elle , l'histoire d'un amant malheureux. Il

n'est pas aimé sans doute , repris-je ; il l'est , répondit-elle. Comment peut-il donc être à plaindre , lui dis-je ? Pensez-vous donc , me demanda-t-elle , qu'il suffise d'être aimé pour être heureux , & qu'une passion mutuelle ne soit pas le comble du malheur , lorsque tout s'oppose à sa félicité ? Je crois , répondis-je , qu'on souffre des tourmens affreux , mais que la certitude d'être aimé , aide à les soutenir. Que de maux un regard de ce qu'on aime ne fait-il pas oublier ! quelles douces espérances ne fait-il pas naître dans le cœur ! de combien de plaisirs n'est-il pas la source ! Mais considérez donc , reprit-elle , quel est l'état de deux amans dont tout contrarie les desirs ? Ils souffrent sans doute , répondis-je , mais ils s'aiment : ces obstacles qu'on leur oppose , ne font qu'augmenter dans leur cœur un sentiment qui leur est déjà si cher ; & n'est-ce pas travailler pour eux que de leur donner les moyens d'accroître leur passion ? Se voient-ils un moment , que ce moment a de charmes ! Peuvent-ils se parler , avec quel plaisir ne se rendent-ils pas compte de leurs plus secrètes pensées ! Sont ils gênés par des jaloux , ou des surveillans , ils savent encore se dire

qu'ils s'aiment, se le prouver même ; mettre de l'amour dans les actions qui paroissent les plus indifférentes, ou dans les discours qui semblent le moins animés. Ce que vous dites peut être vrai, répondit-elle ; mais pour un moment tel que celui dont vous parlez, que de jours d'inquiétude & de douleur ! souvent encore la crainte de l'infidélité se joint aux tourmens de l'absence. Le moyen qu'on se croie sûre d'un amant qu'on ne voit pas ? ne peut-il pas se lasser, chercher d'abord des distractions, & finir par un autre attachement qui ne lui laisse pas même le souvenir du premier ? Le malheur de perdre ce qu'on aime, ne dépend pas toujours d'une passion contrainte, & je crois, repris-je, que des amans qui jouissent en liberté du plaisir d'aimer, peuvent plus aisément encore se porter à l'inconstance. Je suis toujours surprise, répondit-elle, quand je songe combien il est difficile de conserver un amant, que l'on puisse jamais être tentée d'en prendre. Nous pourrions dire la même chose d'une maîtresse, lui dis-je, & je n' imagine pas que le cœur des femmes se fixe plus facilement que le nôtre. J'aurois, reprit-elle en souriant, de quoi vous

prouver le contraire ; mais je vous laisse volontiers cette idée ; je ne trouve pas que nous y perdions assez pour la combattre. Je ne pense pas de même, lui répondis-je, & si je pouvois vous ôter la vôtre, je me croirois le plus heureux des hommes. Cela seroit difficile, répondit-elle, en rougissant. Ah ! je ne le sçais que trop, m'écriai-je, & c'est un bonheur dont je ne me flatte pas. Celui de me faire changer d'opinion, reprit-elle avec un extrême embarras, seroit si peu pour vous, que je ne sçais pour quoi vous le souhaitez ; je suis fort attachée à la mienne, & je doute que l'on puisse jamais la détruire. Vous ne la garderez cependant pas toujours, lui dis-je. Cette prédiction, reprit-elle en riant, ne me fait pas trembler. Je suis plus opiniâtre que vous ne croyez, & si sûre d'ailleurs que le bonheur de ma vie dépend de ce que je pense là-dessus, que rien au monde ne peut me faire changer. Avec autant de raison de craindre, que vous en pouvez avoir vous-même, je ne me sens pas, répondis-je, autant de fermeté que vous, & j'en aurois, s'il se pouvoit, davantage, qu'un seul de vos regards suffiroit pour m'en priver à jamais.

Emporté par ma passion , j'allois sans doute la découvrir toute entiere à Mademoiselle de Théville , si Madame de Lursay , qui venoit de finir une lettre que MadamedeThéville lui avoit donnée à lire , ne se fût pas rapprochée de nous. Privé de la douceur de dire à Hortense combien je l'aimois , j'avois du moins celle de croire qu'elle l'avoit pu deviner , & que le peu que je lui avois montré de mes sentimens ne lui avoit pas déplu. Nous avions été tous deux émus en nous parlant ; mais je n'avois pas trouvé de colere dans ses yeux ; & quoiqu'elle ne m'eût répondu rien dont je pusse tirer avantage , je n'avois pas non plus lieu de penser qu'elle eût pour moi cette averfion dont jusques-là je l'avois soupçonnée. Il me semble , lui dit Madame de Lursay , que vous vous querelliez ? Pas tout-à-fait , répondit-elle en riant ; mais pourtant nous n'étions pas d'accord : c'est votre faute , lui dis-je , & je vous ai offert le moyen de terminer la dispute. De quoi s'agit-il donc , demanda Madame de Lursay ? De presque rien , Madame , reprit-elle. M. de Meilcour vouloit me faire prendre une opinion que je lui promettois de n'avoir jamais. Si c'est une des sien-

nes qu'il veut vous donner , je ne trouve pas que vous ayez tort de ne vouloir pas la prendre , dit Madame de Lursay d'un ton aigre , car il n'en a que de singulieres , qui ne peuvent aller qu'à lui , & qu'il ne conserve qu'avec plus de plaisir. Quelqu'entêté que vous puissiez me croire , Madame , lui répondis je , je cédois à ma cousine , & elle peut vous dire que c'étoit sans regret & de bonne foi. Ce n'est pas , reprit Hortense , ce dont je suis persuadée. Et vous avez raison , ajouta Madame de Lursay ; car avec l'air simple que vous lui voyez , il ne laisse pas d'avoir de la fausseté.

Je m'apperçus aisément que Madame de Lursay vouloit se servir de cette occasion pour me faire une querelle particuliere ; mais quelque sensible qu'il me fût d'être accusé de fausseté devant Hortense , j'aimai mieux ne pas lui répondre que de lui donner le plaisir d'une explication : sûr d'ailleurs que si je pouvois accoutumer Hortense à m'entendre , je la persuaderois bientôt de ma sincérité. Mon silence acheva de piquer Madame de Lursay ; un regard qu'elle lança sur moi , m'avertit de sa fureur ; mais je ne m'occupois plus de

ce qu'elle pouvoit penser. Rempli des commencemens de ma passion, je ne songeois qu'à ce qui pouvoit la faire réussir. Aussi prompt à me flatter du succès que je l'avois été à en désespérer, je n'osois plus douter qu'Hortense ne devînt sensible. Que dis-je ! à peine doutois-je qu'elle ne le fût pas déjà. J'oublois dans les douces illusions dont je repaissois mon amour, & cette antipathie dont j'avois cru ne pouvoir jamais triompher, & ce rival qui la veille même m'avoit causé les plus grandes alarmes ; à peine enfin avois-je parlé, qu'il me sembloit qu'elle m'avoit répondu. Je la regardois, & il paroissoit qu'elle ne fuyoit pas mes regards. Cette tristesse, que tant de fois en moi-même je lui avois reprochée, que j'avois attribuée à l'absence de quelqu'un qu'elle aimoit, n'étoit plus à mes yeux que cette voluptueuse mélancolie où se plonge un cœur tout occupé de son objet, celle enfin que je sentoís depuis que je l'avois vue.

Ces charmantes idées ne me séduisirent pas long-tems ; on annonça Germeuil. Je frémis en le voyant entrer, & l'étonnement que parut lui causer ma présence, augmenta la jalousie que
me

me donnoit la sienne. L'air familier qu'il prit, l'extrême amitié que Madame de Théville lui marqua, la joie qui se répandit sur le visage d'Hortense, tout réveilla mes soupçons, tout me déchira le cœur. Ciel ! me dis-je, avec fureur, j'ai pu croire que je serois aimé : j'ai pu oublier que Germeuil seul pouvoit lui plaire ! Comment, avec cette certitude qu'ils m'ont donnée de leur amour, s'est-il effacé de ma mémoire ?

Plus je m'étois flatté, plus le coup que me portoit Germeuil étoit affreux. Je me sentoís, en le regardant, des transports de rage que j'avois une peine extrême à contraindre ; je n'en eus pas moins à le saluer ; mais je ne pus prendre assez sur moi, pour répondre convenablement aux choses obligeantes qu'il me dit. Il alla avec empressement auprès de Mademoiselle de Théville, & l'aborda avec cette politesse animée qu'on a pour les femmes à qui l'on veut plaire. Une douce satisfaction éclatoit dans ses yeux ; je crus même y lire de l'amour, mais un amour paisible, & tel qu'il est quand on l'a rendu certain du retour. Il lui dit mille choses fines & galantes, qui me firent fré-

218 *Les Egaremens du Cœur*
mir pour ce qu'il pouvoit lui dire quand ils étoient sans témoins ; c'étoit des expressions tendres & vives , qu'il me sembloit qu'on ne devoit trouver que pour ce qu'on aime éperdûment , & que je n'imaginois moi-même que pour Hortense. Il lui lançoit de ces regards que j'aurois désiré d'elle ; de son côté , elle lui sourioit , l'écoutoit avec complaisance , se pressoit de lui répondre , & ne daignoit pas contraindre le plaisir que lui donnoit sa vue. Un spectacle aussi cruel pour moi acheva de me percer le cœur. Cent fois je me dis que je n'aimois plus Mademoiselle de Théville , & je sentoisois augmenter mon amour à chaque protestation d'indifférence que je lui faisois. Chaque fois que je voyois ses beaux yeux , pleins de douceur & de feu , s'arrêter sur Germeuil , que ses levres charmantes s'entr'ouvroient pour lui sourire , enivré de plaisir , en frémissant je m'y laissois entraîner ; à peine pouvois-je me souvenir qu'un autre regnoit sur ce cœur pour qui j'aurois tout sacrifié , & que je ne devois qu'à mon rival la satisfaction de la voir si belle. Je me trouvois cependant trop à plaindre , quand ces mouvemens se ralentissoient , pour

& de l'Esprit. 219
que mon malheur ne me pénétrât pas de rage , & ce sentiment douloureux me faisoit jeter sur eux , de tems en tems , les regards les plus sombres. Errant dans la chambre où nous étions , plein de mon désespoir & de mon amour , je ne pouvois ni m'approcher d'eux , ni prendre part à leur conversation. Germeuil m'adressa la parole plus d'une fois : je ne lui répondois qu'à peine , & toujours si peu de chose , qu'il prit enfin le parti de ne me plus rien dire. On auroit cru , à voir la conduite de Mademoiselle de Théville , qu'elle n'avoit deviné mes sentimens que pour avoir sans cesse la barbare joie de les mortifier. De moment en moment elle parloit bas à Germeuil , se penchoit familièrement vers lui ; & ces choses , qui , toutes simples qu'elles sont en elles-mêmes , ne me le paroissent pas alors , achevoient de me désespérer.

Tant de mouvemens différens , & que je n'étois pas dans l'habitude d'éprouver , m'accablèrent : la tristesse où je me plongeois , devint si forte , que je ne pus plus la dissimuler. Madame de Lursay , qui s'aperçut de l'altération de mes yeux , & de la pâleur subite qui se répandit sur mon visage , me deman-

da si je me trouvois mal. A cette question, Mademoiselle de Théville s'avança vers moi précipitamment, dans le tems que je répondois à Madame de Lurfay, qu'en effet je ne me trouvois pas bien, & m'offrit d'une eau dont elle me vanta la vertu. Ah! Mademoiselle, lui dis-je en soupirant, je crains qu'elle ne me soit inutile, & ce dont je me plains n'est pas ce que vous pensez. Elle ne me répondit rien; je crus seulement remarquer qu'elle étoit touchée de mon état. Cette idée, & son empressement à voler vers moi, me causerent un instant de plaisir. Je la regardai fixement; mais mon attention la gênant sans doute, elle baissa les yeux en rougissant, & me quitta. Je retombai dans ma première douleur: j'eus du dépit de lui avoir parlé; je craignis d'en avoir trop dit, ou que mes yeux, qui se portoient sur elle trop tendrement, ne lui eussent donné le sens de mes paroles.

Madame de Lurfay, qui ne connoissoit pas les intérêts secrets de mon cœur, & qui s'occupoit uniquement des torts que j'avois avec elle, prit pour l'ennui d'être éloigné de Madame de Sénanges, le chagrin que je lui marquois. Cette passion, qui lui paroissoit aussi promp-

te que ridicule, ne laissoit pas de l'inquiéter extrêmement. Elle jugeoit par son progrès de sa vivacité, & cette affaire, à ce qui lui sembloit, se pouvoit trop rapidement des deux côtés, pour qu'elle y pût apporter des obstacles. Elle ne doutoit pas que je ne revisse le soir même Madame de Sénanges, & que je ne fusse à jamais perdu pour elle. Sur-tout elle craignoit Verfac, qui se feroit un point d'honneur de conduire une intrigue dans laquelle il m'avoit embarqué, moins par amitié pour Madame de Sénanges & pour moi, que dans le dessein de lui enlever mon cœur. Le mal étoit certain, & le remède difficile à trouver; elle avoit perdu par sa lenteur le droit d'acquérir de l'empire sur moi, & ne croyoit pas pouvoir me retenir, en me faisant espérer des faveurs que je ne sollicitois plus. Incertaine de la façon dont je prendrois le ton sur lequel elle me parleroit, elle n'osoit en hasarder aucun; celui de l'amour ne séduisoit qu'autant qu'il est employé sur quelqu'un qui aime, & devient ridicule partout où il n'attendrit pas. Elle jugea cependant que ce seroit le seul qui pût me ramener, puisque les airs ironiques & méprisans n'avoient point paru seulement me donner à penser.